

Des embrouilles en pagaille,
voyage avec des activistes après Fukushima

Amandine Guilbert
Rémi Eliçabe

Au cours de l'hiver 2015, cinq amis japonais venaient nous rendre visite. Nous les avons conviés à venir parler de l'après-Fukushima au cours d'une tournée dans différents lieux collectifs en France. Certains d'entre eux avaient été rencontrés au Japon deux ans auparavant, lors d'une visite que nous rendions à un proche parent installé là-bas, afin de lui présenter notre fille née trois jours après l'accident nucléaire survenu à la centrale de Fukushima-Daiichi le 11 mars 2011. Nous attendions d'eux qu'ils livrent à un public français un récit clair et précis de ce qu'il se passait depuis dans la centrale, dans la zone contaminée mais aussi dans les grandes métropoles et dans le reste du pays. Nous voulions savoir comment le gouvernement japonais s'y prenait pour administrer un tel désastre mais aussi comment les habitants du Japon réagissaient aux mesures prises par le gouvernement, quelles luttes et actions étaient entreprises, sous quelles modalités et quelles en étaient les répercussions. Nos amis, tous activistes, chercheurs ou écrivains avaient participé à ces luttes, écrit des textes et en avaient traduit d'autres en anglais pour rendre compte des événements¹, ils étaient de notre point de vue parmi les mieux placés pour nous informer et nous aider à penser la situation.

Mais, dans ce voyage, rien ne s'est passé comme nous l'avions imaginé. Très vite après leur arrivée, nous réalisons à quel point leurs points de vue et perspectives divergent. Loin de nous proposer un portrait homogène et stabilisé de la situation, nous avons été complètement décontenancés

1 Voir le site Internet *Japan: Fissures in the Planetary Apparatus*, www.jfissures.wordpress.com.

et embarrassés par leurs difficultés à se comprendre, leurs embrouilles et leurs désaccords. Le cocasse de la situation c'est que bêtement on ne s'y attendait pas (ils étaient venus ensemble parce qu'ils étaient très liés), et eux non plus peut-être ne s'y attendaient pas. C'est en ayant à répondre à nos attentes, comme s'ils allaient répondre d'une seule voix, que leurs divergences sont apparues, et sont peu à peu devenues littéralement incontrôlables. Ce qui a renforcé l'aspect cocasse du voyage, c'est que nous avons mis les trois semaines passées ensemble à saisir les points qui les opposaient et les éloignaient. D'abord parce que pendant plus d'une semaine, Natsuko, en charge de la traduction, qui bien sûr était tout aussi prise et concernée qu'eux par le compte-rendu qu'ils nous faisaient, cessait de nous traduire ce qu'ils disaient lorsque le ton montait, si bien que nous ne comprenions alors rien du tout à ce qu'il se passait. Nous assistions à ces scènes un peu éberlués. Et puis, quand peu à peu, presque agacés, nous insistions pour avoir des explications, nous ne saisissions toujours pas tout et beaucoup de choses nous échappent aujourd'hui encore. Nous comprenons en tout cas qu'il leur était difficile d'apparaître ainsi divisés.

La particularité de ce voyage, c'est que par la promiscuité qu'il occasionnait, nous étions forcés de trouver des accommodements. Ils dormaient tous les cinq chez nous, nous voyagions dans un petit fourgon et donc lorsqu'ils commençaient à ne plus s'adresser la parole, le malaise était très... réel et palpable.

Nous voudrions montrer comment ce qui nous est apparu d'abord comme incapacitant ou stérile, comme des embrouilles qui les empêchent d'aller de l'avant, nous dit en réalité quelque chose de très fort et sans doute de très juste sur leur situation mais aussi sur la nôtre, et sur la qualité bien particulière du trouble dans lequel nous nous trouvons.

La situation actuelle au Japon ne fait pas seulement naître de la peur, de la rage mais aussi des affects plus mitigés, de perplexité, de désarroi; elle mêle des affects aussi contrastés que la joie et la tristesse, l'enthousiasme et l'angoisse. Elle fait aussi surgir des questions auxquelles nous n'avions

pas songé, et pour lesquelles nous ne parvenons pas à trouver de réponses satisfaisantes. Pour rendre compte de ces points de vue et affects variés et donner à sentir combien ces questions insistent, on entrera dans ce voyage à travers quatre énoncés qui ont alors posé problème, entre eux et/ou avec nous. Nous verrons alors ce que cette excursion et les récits dissonants qui nous sont rapportés nous enseignent, à condition de les regarder avec un œil à la fois attentif et attentionné. Ce tact dans l'appréhension d'une situation problématique, nous l'empruntons à la pensée de Donna Haraway, et plus particulièrement à celle mise en œuvre dans son dernier ouvrage *Staying with the Trouble. Making Kin in the Chtulucene*. Nous avons fait le choix de ne pas proposer au lecteur un commentaire de la pensée de Haraway, mais d'essayer de la mettre au travail à travers nos propres tentatives et tâtonnements, soit d'essayer de penser par nous-mêmes avec elle. Aussi, nous nous efforcerons de ne pas chercher à démêler les fils des récits que nous présentons ni ceux tendus par Haraway, mais à les suivre, dans les multiples connexions qu'ils réalisent, y compris les plus délicates à faire tenir ensemble.

« Les femmes au foyer s'organisent »

Le premier énoncé sur lequel nous souhaiterions nous arrêter est prononcé par l'un de nos amis japonais, Yabu, au cours du voyage : « Les femmes au foyer s'organisent ». Cet énoncé émerge lors de nos premières discussions alors que Yabu s'efforce de mettre l'accent sur la position particulière des femmes dans la catastrophe en insistant sur ce qu'il définit comme le statut inégal de la sphère de la reproduction par rapport à celle de la production. Il fait valoir le fait que depuis la catastrophe, ce sont d'abord les femmes et tout particulièrement celles qu'il appelle « femmes au foyer » qui ont à charge la gestion sanitaire directe des retombées de la catastrophe, mais qu'elles ne bénéficient pour cela d'aucune reconnaissance. À titre d'exemple, il explique que

durant les premiers jours suivants l'accident nucléaire, quand l'électricité faisait l'objet de restrictions, ce sont les zones de production industrielles et commerciales qui ont été prioritaires sur les zones résidentielles périurbaines. De même, depuis décembre 2011, date à laquelle la phase d'urgence a officiellement pris fin et la catastrophe a été déclarée « terminée », le Japon est entré dans sa phase de réhabilitation², qui concerne en premier lieu la reprise de la production économique. L'exposé de Yabu se poursuit en affirmant que ce sont les femmes, ayant le souci de la santé des enfants et de l'organisation matérielle des foyers, qui ont réagi avec le plus de force aux mesures faisant passer la reprise de l'économie devant les mesures sanitaires. Or, tandis que Yabu a toute notre attention et que nous tentons de bien le comprendre, Yoko, une autre de nos amis, l'interrompt brutalement et s'exclame : « Je n'en peux plus d'entendre ces histoires. » Elle nous dit qu'il lui est proprement insupportable d'entendre parler comme ça un homme de ces « femmes au foyer », que ce soit pour en faire un motif de lamentation (ces femmes qui ne bénéficient d'aucune reconnaissance) ou un sujet politique fort auquel il faudrait s'allier. Pour elle, la situation des femmes après la catastrophe est très lourdement marquée justement par cette réassignation des femmes à leur foyer et une naturalisation des fonctions reproductives et de soin. Elle est très en colère et elle nous dit que ce qu'elle voudrait crier c'est : « Arrêtez de vous occuper de nos ovaires ! » Pour elle, c'est cette réassignation massive qui a « contaminé et infecté tous les possibles après la catastrophe », la sur-responsabilisation des mères, et la re-moralisation accrue des moindres faits et gestes des femmes. Elle, elle pourrait être « trans, gouine, folle ou follement amoureuse des chats errants. [Elle pourrait] avoir envie d'avorter ou de ne jamais avoir d'enfants. Il faudrait que les femmes fassent la grève, une grève du ventre, du foyer et de tout ce que l'on attend d'elles ». Elle ne veut pas « soutenir les femmes au

2 Voir Arkadi Filine, « Réhabiliter », *Oublier Fukushima*, Mas-d'Azil, Les éditions du bout de la ville, 2012.

foyer » mais ouvrir à tout ce que les femmes pourraient faire d'autre. Elle termine en regrettant que cette position soit si difficile à tenir aujourd'hui au Japon, et d'avoir été accusée à différentes reprises par des groupes féministes d'introduire de la division parmi les femmes.

À mesure que le voyage se prolonge, et sans que cela ne vienne s'opposer à cette version possible pour un devenir femme après Fukushima, une autre version, tout aussi plurielle, émerge de nos discussions. Il n'y aurait pas à s'allier aux « femmes au foyer » en tant que parfait sujet politique, mais à regarder de près les innombrables collectifs dans lesquels sont impliquées beaucoup de femmes³ et qui assurent une vigilance publique et communautaire sur les questions de contamination. Ces collectifs, formés tout de suite après la catastrophe, se battent pour surveiller de très près l'approvisionnement des cantines scolaires, ou encore sont en première ligne des mobilisations contre la dissémination, l'incinération des déchets radioactifs et leur « recyclage » dans l'industrie de la construction. Liées les unes aux autres, elles produisent ainsi des mesures quotidiennes de la radioactivité dans l'espace public, de la contre-mesure des produits alimentaires distribués dans les grandes surfaces et vont jusqu'à mettre en place des filières qui effectuent des mesures tout le long de la chaîne. Les résultats des mesures effectuées un peu partout sur le territoire sont publiés en ligne, constituant des bases de données collaboratives évoluant sans cesse. L'intérêt de ces collectifs réside en ce qu'ils se politisent au fur et à mesure de leur constitution et de la relation qu'ils créent avec le problème de la contamination. Le souci pour les enfants se transforme complètement dès lors qu'un collectif en fait une affaire publique, le « prendre soin » sort de la sphère familiale, il devient à la fois une

3 À titre d'exemple, voir sur l'excellent *Blog de Fukushima* le récit de l'expérience de Tarachine, un laboratoire de mesure de la radioactivité créé par un collectif de femmes situé à Iwaki, à cinquante kilomètres de la centrale de Fukushima-Daiichi : « Ces mères qui ont monté un labo de mesure de la radioactivité » (consultable sur Internet).

préoccupation commune et s'étend aux milieux de vie. Ce souci pour les enfants peut même aller jusqu'à mettre radicalement en cause la sphère familiale, on pense là à ces femmes qui ont fui avec leurs enfants en laissant leur mari derrière elles, et qui refusent de regagner la région de Fukushima ou même Tokyo quand ces derniers les rappellent pour leur dire: « C'est bon tu peux revenir, tout va bien, c'est fini... » Émerge alors cette autre version d'une politisation féministe entraînée par la catastrophe, mais qui voisine avec celle proposée par Yoko: la mère peut bien quitter le foyer si elle veut pouvoir répondre à ses enfants de leur santé face à la catastrophe, et ce faisant s'associer à d'autres. C'est aussi bien à une figure hybride du parent, indistinctement père ou mère, avec ou sans « foyer », sur-instrumenté, responsable vis-à-vis de ses enfants et agissant en conséquence que nous avons affaire, figure qui peut être femme ou homme non reproductif, gouine, pédé et en grève.

« Équipées de compteurs Geiger... »

Mais l'autre partie de ce premier énoncé autour duquel se fabrique le récit de Yabu: « équipées de compteurs Geiger... les femmes au foyer s'organisent », pose également problème, quoique pour de tout autres raisons. Yabu explique qu'il a fui Tokyo dès le lendemain de la catastrophe pour s'installer à Nagoya. De là, alors qu'il était au chômage, il a fait pendant deux ans de l'activité de « mesureur bénévole » son occupation principale. Mais lorsqu'il évoque à présent cette activité, c'est surtout pour en souligner les limites.

Comme nous l'avons dit, que ce soit pour contrebalancer les données fournies par l'industrie nucléaire ou les institutions publiques ou tout simplement pour reprendre prise sur la vie quotidienne en tentant de faire apparaître ces atomes (ces êtres qui se caractérisent par leur invisibilité et leur labilité), des mesures sont prises un peu partout, dans de nombreux jardins publics et quartiers résidentiels de Tokyo, comme un peu partout dans le nord du pays. Certains vont

jusqu'à mettre en place de véritables « laboratoires de mesures citoyens⁴ », avec des appareillages plus sophistiqués, notamment pour assurer le contrôle des produits alimentaires. Yabu pointe les divers problèmes qui lui sont apparus au fur et à mesure de son implication dans ces collectifs. En plus des limites inhérentes aux instruments de mesure utilisés – liées à leur coût, à leur imprécision ou à la limitation du spectre des nucléides mesurés –, s'ajoutent les problèmes liés à la méthode d'échantillonnage sur laquelle reposent ces mesures, comptetenu des caractéristiques propres à ce que l'on cherche à mesurer. En effet, certains aliments concentrent la contamination plus que d'autres, et de manière inégale et inexpliquée; les atomes radioactifs se propagent selon le climat, se déplacent avec les vents, la pluie, les marées... Comment donc sélectionner et isoler un échantillon, animal ou végétal? Comment le faire parler? De quoi est-il représentatif? Comment considérer qu'un seuil est ou non acceptable? Et Yabu de nous confier perplexe: « À un moment donné, je me suis demandé, mais est-ce que je mesure ces aliments pour éviter ou pour permettre aux gens de les manger? »

Ce que tous nos amis soulignent, et soulignaient déjà lors de notre voyage au Japon en 2013, c'est d'une part la coïncidence possible entre ces mesures amateurs auxquelles Yabu a largement participé, et les attentes liées à la gestion gouvernementale de la catastrophe, allant dans le sens d'une prise en charge par la population elle-même de **ses conséquences**⁵. D'autre part, ils insistent sur la confusion que la prise de ces mesures entretient entre ce qui rend connaissable

4 Le Citizens' Radioactivity Measuring Station (CRMS) est un réseau indépendant qui rassemble une trentaine de stations de mesure de la radioactivité dans la province de Fukushima.

5 Le programme Ethos a été représentatif de cette volonté gouvernementale et scientifique d'implication de la population dans la gestion quotidienne des retombées de la catastrophe et de la contamination. Mis en place à partir de 1996 par des scientifiques français et biélorusses, ce programme visait explicitement « la réhabilitation des conditions de vie dans les territoires contaminés par l'accident de Tchernobyl », voir le site Internet ethos.cepn.asso.fr.

le phénomène et ce qui le rend maîtrisable. Les mesures ne permettent pas d'éviter la contamination, au mieux, elles permettent d'en réduire les risques.

Mais les points de vue de nos amis ne sont pas simples à restituer, car si les mesures font l'objet de débats animés, ils échappent à un découpage binaire du problème (pour ou contre les mesures). Yabu expose comme on l'a vu les nombreuses limites qu'il a pu lui-même identifier, en même temps qu'il rappelle que la publicisation des résultats obtenus permet de rendre accessibles d'autres données que celles fournies par les agences officielles, gouvernementales et privées, pour de nombreux lieux singuliers, sans qualité autre que celle d'être fréquentés par ceux qui y réalisent ces mesures et qui sans cela resteraient en dehors de la carte⁶. Quant à nos autres amis, ce ne sont pas non plus de farouches opposants aux mesures, ils en sont simplement distants. La « prise » qui se construit de cette manière, qu'elle soit gouvernementale ou citoyenne, ne nous dit rien selon eux quant à ce que cette transformation de la matière, transformation dans la qualité même des êtres et des choses, opère et engendre : Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce qui nous attend ? Et que devons-nous faire maintenant ? Se tisse au travers des mesures un lien particulier entre passé, présent et futur, puisque c'est la mise en rapport avec les mesures précédentes qui permet de donner sens aux mesures actuelles, et c'est en fonction de scénarios futurs qu'elles sont interprétées aujourd'hui, que les seuils vont être élevés ou abaissés, qu'une zone va être désignée comme habitable ou non. Mesurer c'est s'inscrire dans cette série particulière, une

6 Peu de temps après l'accident nucléaire, le hackerspace de Tokyo a créé le projet Safecast. Ce projet a permis dans un premier temps de mettre à disposition des habitants du Japon un compteur Geiger (le bGeigie) vendu en kit et à bas prix. Le projet a ensuite permis la mise en ligne en temps réel de l'ensemble des données collectées par les usagers des bGeigie, faisant de la carte de la radioactivité Safecast la plus précise et la plus complète des cartes de la contamination. On peut la consulter sur blog.safecast.org.

série que nos amis perçoivent comme une réduction infinie de la catastrophe et de la conception du temps qu'elle implique. Aussi, s'ils reconnaissent volontiers que la mesure permet de retrouver des capacités d'agir en produisant une forme de connaissance située du phénomène, ils n'ont de cesse de rappeler combien l'expérience de la catastrophe et les connaissances qu'elle réclame dépassent largement ce que la mesure peut appréhender.

« Il faut partir à l'ouest »

Le troisième problème qui va apparaître au cours de notre voyage est contenu dans l'énoncé suivant : « Il faut partir à l'ouest. » Ce problème s'emboîte en quelque sorte avec le précédent : dans quels agencements prend-on des mesures ? Prendre des mesures, mais pour faire quoi ?

Cet énoncé est d'abord présenté par tous nos amis comme un renversement de perspective par rapport au discours de la gauche japonaise, qui politise au contraire un mouvement vers le nord-est, soit vers l'aide aux sinistrés restés sur place et la reconstruction de la région du Tōhoku. Nos amis prennent le contre-pied de cette position en politisant l'exode : « Il faut aider les gens à partir plutôt qu'à reconstruire, il faut aller à l'ouest, non pas au nord. » Mais s'ils partagent tous ce discours, seul Yabu l'a effectivement mis en œuvre, en partant à Nagoya quelques jours après la catastrophe. Et en réalité, tous les amis que nous avons rencontrés sur place lors de notre premier voyage au Japon partageaient les mêmes difficultés et interrogations : comment quitter ce qu'ils ont, d'où ils sont, ceux qu'ils aiment ? Et pour aller où surtout ? Comment ne pas partir seul, ou avec sa famille, ce qui est au fond reproché à Yabu ? Que faire avec ceux qui restent ? Comment donc ne pas naturaliser et normaliser la contamination, mais sans non plus purifier son refus radical ? Comment rendre *aussi* possible le fait de rester là ?

Le problème majeur mis en avant par nos amis est celui de la radioprotection et du gouvernement des contaminations

à faibles doses. Si la question centrale est bien celle de rendre vivable le Japon après la catastrophe pour pouvoir y rester, deux visions s'entrechoquent : accepter la contamination à faible dose, ou la refuser radicalement. Pour nos amis, accepter la contamination à faible dose, dépolluer de manière sommaire la surface des sols, reconstruire l'économie dans la zone sinistrée, brûler massivement les déchets radioactifs, sont autant de manières d'entériner qu'une catastrophe de l'ampleur de celle de Fukushima serait gérable. Ils dénoncent également la décision prise par la communauté internationale d'organiser les prochains Jeux olympiques à Tokyo en 2020, faisant de l'événement une globalisation du point de vue selon lequel la catastrophe de Fukushima n'aurait eu aucun impact significatif sur la ville de Tokyo et, de façon plus cruciale encore, selon lequel le risque de contamination à faible dose serait sans fondement. Leur position, qu'ils nomment « zéro-becquelerisme » (leur slogan : « Nous n'avons pas besoin d'une société qui nous ordonne de manger des radiations »), peut être comprise **comme une proposition de séparation vis-à-vis de l'action gouvernementale sur le climat, un refus de la naturalisation de l'état de contamination, et par là de l'unification de la société, de l'État et de la nation par et dans la reconstruction.** Ce refus en passe particulièrement par la mise à jour, le collectage et la mise en circulation d'histoires et de récits qui font pièce à la grande histoire de la maîtrise et de la circonscription de l'accident nucléaire de Fukushima, à la manière des tâches de léopard (*hot spots*) contredisant la contamination en cercles concentriques. À l'unification de cette grande histoire, les zéro-becquerelistes opposent la dispersion et la multiplication des récits et témoignages de victimes de la catastrophe auxquels s'ajoutent ceux collectés sur Nagasaki, Hiroshima, Minamata⁷ et Tchernobyl. Pour les zéro-becquerelistes, le

7 Nos amis font souvent référence au livre *Un paradis dans une mer de chagrin* de Michiko Ishimure (*Kukai jodō: waga minamata byō* (1990), Tokyo, Kawadeshobo-shinsha, 2011), centré sur la pollution au plomb survenue à Minamata entre 1932 et 1968 mais peu à peu

problème n'est pas de savoir quelle histoire est vraie et laquelle est fausse mais de « relayer les histoires des corps mis à mal par les radiations et de les présenter avec une même attention, avec un même respect ».

Tous nos amis s'accordent sur le fait que ce mouvement vers l'ouest reste cependant extrêmement minoritaire, y compris parmi eux. Dans leurs vies, le zéro-becquerelisme est une tension bien plus qu'un commandement, une pensée qui diverge d'avec tous les attachements qui faisaient leur vie avant la catastrophe et qui se poursuivent après malgré tout. « Partir à l'ouest » apparaît ainsi comme une ritournelle que l'on se répète pour ne pas sombrer, pour se rappeler qu'il est toujours possible de fuir, ou bien pour ne pas laisser la contamination gagner trop de terrain, ne pas la laisser se sentir trop à son aise dans nos corps. À ce titre, Yoko raconte comment son existence s'est trouvée entièrement redéfinie, dans sa quotidienneté : tous les soirs, elle se dévêtit en rentrant chez elle et dépose ses habits dans un sceau qu'elle lave tout de suite, elle ne mange plus de poisson (parce qu'ils concentrent la radioactivité), n'approche plus les chats qu'elle aimait tant (parce qu'ils amassent les particules en rasant le sol) et sélectionne méticuleusement tout ce qu'elle mange et boit. C'est depuis ces recompositions intimes qu'elle décrit la catastrophe (comment elle est entrée en elle, comment elle entre en nous). Yoko et un autre de nos amis, Norihito, défendent aussi l'importance de penser ce qui leur arrive depuis Tokyo, c'est le sens qu'ils donnent à leur collectif et à la revue théorique et politique qu'ils publient deux fois par an (*Hapax*), sur laquelle nous reviendrons en abordant

révélee publiquement à partir de la fin des années 1950. Le livre donne à voir au lecteur la longue enquête réalisée par l'auteure qui rassemble des rapports, des entrevues, des statistiques et articles de journaux sur la maladie mais aussi son témoignage direct et sensible et son implication dans les luttes menées par les associations de malades. Cet ouvrage de 1990 a été traduit en anglais sous le titre : *Paradise in the Sea of Sorrow: Our Minamata Disease*, Michigan, University of Michigan, 2003.

l'énoncé suivant. Il importe pour eux de penser la catastrophe depuis le ventre de la bête, dans la mégalopole.

Et puis il y a la possibilité de saisir ce refus de la contamination, cette fuite rêvée vers l'ouest, comme une ouverture métaphysique et géographique, une invitation à diffracter l'unité territoriale et figurative du Japon, à le repeupler comme un archipel plutôt que comme une nation homogène, dans un rapport renouvelé aux îles et au continent sud-asiatique, ce que suggère Sabu. Ce dernier souligne que l'unification culturelle et nationale du Japon est le résultat d'une opération politique récente, survenue au cours de l'ère Meiji (1868-1912) du fait de la restauration du pouvoir de l'empereur et de l'essor du nationalisme japonais. En prenant appui sur les travaux de l'historien Yoshihiko Amino⁸, il rappelle que le Japon a toujours été intimement lié au continent asiatique, et particulièrement à la Corée (au sud, via l'île de Tsu-shima, située à cinquante kilomètres à peine de la ville de Busan en Corée du Sud et les îles Ryūkyū qui pointent vers Taïwan), à la Chine et à la Russie (au nord, via l'île d'Hokkaidō), formant ainsi un pont entre le nord et le sud de l'Asie. Sabu propose de se saisir de l'accident nucléaire de Fukushima pour faire affleurer l'histoire plurielle et la géographie fragmentée du Japon, comme des possibles engendrés par la catastrophe, des possibles tout à la fois très anciens, très actuels et encore à venir.

« Le Japon est en état d'insurrection »

Le quatrième énoncé problématique intervient au cours d'une discussion que nous avons organisée dans une librairie sur le thème de Fukushima, lorsque Norihito s'exclame publiquement « Le Japon est en état d'insurrection ». Il n'a pas terminé sa phrase que l'on voit Natsuko et Yabu en train d'étouffer des cris, trépigant ostensiblement sur leur chaise.

8 Yoshihiko Amino, *Umi to rettō no chūsei* (La mer et l'archipel au Moyen Âge), Tokyo, Kodansha, 2013.

S'ensuivent des échanges vifs entre eux, en japonais bien sûr, Natsuko ne traduit pas les échanges et une fois de plus, on ne comprend plus rien à ce qu'il se passe. Enfin, ce que l'on comprend quand même c'est que Yabu et Natsuko récusent très vivement l'idée que le Japon puisse être en état d'insurrection, idée qui à nous aussi, avec les informations que nous avons, nous semble saugrenue.

Le point qui est disputé concerne la présentation de ce qu'il se passe effectivement au Japon depuis la catastrophe. Norihito insiste sur l'état de fragmentation très forte de la société japonaise après l'accident nucléaire, c'est-à-dire sur le surgissement de conflits violents au sein des institutions sociales (la famille mais aussi l'école, la sphère professionnelle, les relations amicales), qui même s'ils peinent à franchir le seuil de la scène publique, sourdent sous les grands discours officiels rassembleurs et pacificateurs.

Pour les autres, c'est un abus avéré de langage, une inversion complète de la manière dont ils perçoivent la situation générale au Japon. Pour eux, on ne peut nier le *business as usual* de l'après-catastrophe qui crève les yeux, l'engagement majoritaire de la population japonaise derrière le mot d'ordre de la reconstruction, comme on ne peut occulter l'absence de mouvement social d'ampleur, ou encore le caractère très minoritaire des discours contrevenant à la politique de reconstruction.

La dispute est telle qu'elle interrompt pendant dix bonnes minutes la présentation publique. Mais, nous voudrions à nouveau inviter à ne pas aller trop vite, et à ne pas balayer d'un revers de main ce que nous dit Norihito.

La revue *Hapax*⁹, à laquelle participent Norihito et Yoko, traite essentiellement de la perte de confiance dans le gouvernement civil suite à l'accident nucléaire. Cette perte de confiance massive entraîne dans la société japonaise un

9 On peut trouver le texte suivant de la revue *Hapax* traduit en anglais sur le site Internet *Japan: Fissures in the Planetary Apparatus*, qui illustre bien sa position : « An Inundation of Rumors is Already Announcing the Advent of Revolution », 28 avril 2011.

état qu'ils qualifient de quasi guerre civile. Pour cela, ils font émerger et essaient de penser-avec des situations limites, des figures limites, comme cette dame de quatre-vingt-dix ans, retrouvée pendue après l'accident avec ce mot « je ne peux plus vivre dans ces conditions » ou l'évocation de cet enfant de dix ans, opposé au regroupement de deux écoles dans la région de Fukushima et qui, au terme de la lutte menée et perdue avec ses camarades, s'est jeté sous un train.

Mais l'état des lieux que fait *Hapax* n'est ni la description d'une pure affirmation, portant le nom d'insurrection, ni la description d'une pure soumission, celle de la mort inéluctable. Il ne doit pas être compris non plus comme l'ajout d'une seconde sidération dans le sillage de l'accident, mais plutôt comme une tentative de faire surgir les conflits qui s'entassent sous le tapis, donner à voir les fêlures que la catastrophe creuse à bas bruit dans l'unité sociale.

Ils nous disent : « N'oublions pas les suicidés, ceux qui n'ont pas eu la force de continuer à vivre, car c'est aussi devant eux que nous parlons. » C'est là sans doute le point fondamental sur lequel ils souhaitent retenir notre attention : ne pas trop vite prendre pour fous ceux et celles qui se sont suicidés, ceux et celles que l'on dit « radiophobes¹⁰ », de ne pas se précipiter à discréditer les rumeurs de toutes sortes qui circulent et se multiplient depuis l'accident, de ne pas trop vite associer les mouvements collectifs de panique à une dangereuse irrationalité. L'énoncé « Le Japon est en état d'insurrection » doit pouvoir rendre compte de cet état de fébrilité qui mine l'apparente cohésion sociale, en lui donnant de l'ampleur et en le faisant résonner comme un cri.

Hapax propose de ralentir, de résister à la tentation du « en avant, en avant » et du « mobilisons-nous », car ce sont là justement exactement les mots d'ordre de la reconstruction.

10 Le terme de radiophobie a été créé par des scientifiques biélorusses en 1987 après l'accident nucléaire de Tchernobyl, il désigne « un état chronique d'angoisse et de stress, décrit chez les populations mêlées à l'accident, et responsable de douleurs erratiques, de troubles du comportement, d'insomnie, de difficultés scolaires ».

Pour *Hapax*, il nous faut refuser ces mots d'ordre, et écouter ce que disent les fous, prendre au sérieux ceux et celles que l'on présente comme paranoïaques ou irresponsables. Non pas « reconstruisons vite ! » mais multiplions les points de vue à propos de ce qu'il s'est passé pour ouvrir les possibles à ce qui pourrait advenir.

Fragmentation et unification

Tout au long de ce voyage, nous avons attendu de nos amis quelque chose qu'ils ne pouvaient nous donner. Nous attendions un récit univoque (ou tout au moins faisant l'objet d'un consensus parmi eux) de la catastrophe de Fukushima et un récit tout aussi univoque des luttes et actions entreprises pour y répondre. Or il nous apparaît assez nettement aujourd'hui que cette projection d'unité est d'autant plus problématique qu'elle redouble, dans sa structure même, l'opération à laquelle s'est consacré le gouvernement japonais après la catastrophe de Fukushima.

L'accident nucléaire de Fukushima se caractérise par l'extrême diversité des effets qu'il a entraînés. Une multiplicité de nucléides s'est propagée et continue de se propager dans l'océan, sur le sol et dans les airs, produisant dans son sillage une multiplicité d'affects et toute une gamme de réactions allant de la fuite éperdue au déni le plus sincère. La confiance dans la capacité du gouvernement japonais à assurer la sécurité sanitaire de sa population s'est trouvée très fortement mise en cause en même temps qu'un doute lancinant s'est immiscé sur la réalité de la réalité : qui doit-on croire sur la réalité de ce qu'il s'est passé ? Quelle est cette réalité où la matière elle-même est devenue folle ?

Face à ce désordre qui touche jusqu'à la définition des choses avec lesquelles nous entrons chaque jour en rapport, face à cette fragmentation de l'unité du monde, la réunification apparaît comme la seule digue capable de mettre un frein à la désagrégation et de remettre de l'ordre. Unifier et circonscrire la zone contaminée, en premier lieu, mais aussi

unifier la nation, l'économie et la société derrière une cause commune (la reconstruction), unifier l'accès à la réalité et les manières de connaître le phénomène (en disqualifiant les discours non scientifiques), enfin, unifier la manière de raconter ce qui s'est passé et ce qui continue de se passer en un grand récit du retour progressif à la normale. La position du gouvernement japonais et des principales organisations politiques parlementaires se comprend à travers ce prisme de l'unification, et le dessein de la reconstruction n'est autre que sa mise en œuvre effective. À travers ce prisme, on comprend également l'échec des grandes mobilisations qui ont pourtant rassemblé à l'été 2012 plusieurs centaines de milliers de personnes dans les rues de Tokyo : comment construire un mouvement unitaire dans une situation si fortement éclatée ? Le mouvement antinucléaire japonais s'est trouvé lui-même piégé par son souci d'unifier un front commun après la catastrophe, par son incapacité à prendre en compte la pluralité et le désordre inhérents à l'accident nucléaire et par son souci de « réalisme politique », soit en stabilisant ses revendications sur l'arrêt des centrales nucléaires¹¹ et ce faisant, à demeurer sans voix face au problème de la contamination.

Apprendre à voir d'en bas

En faisant le choix de raconter les problèmes qui se sont posés au cours de ce voyage, nous avons voulu restituer l'embarras dans lequel se trouvent les groupes activistes et tous ceux et celles que ne se satisfont pas de la gestion des retombées de la catastrophe de Fukushima et par ricochet, notre propre embarras. Mais si nous avons fait ce choix, ce n'est ni pour accroître la tristesse ou la fatalité déjà contenues

11 L'intégralité des centrales nucléaires (au nombre de 18 pour 54 réacteurs) ont effectivement été stoppées dans les deux années qui ont suivi la catastrophe, mais depuis 2015 des réacteurs sont peu à peu rallumés. En septembre 2017, on compte 5 réacteurs en activités répartis sur 3 centrales.

dans la situation, ni pour critiquer ces groupes, encore moins pour ajouter de la confusion à celle dans laquelle nous plonge la catastrophe. Nous pensons que Fukushima pose des problèmes au sens fort du terme, c'est-à-dire des difficultés auxquelles il serait vain de vouloir apporter des solutions clés en main, mais qui aussi, et pour cela, sont de bons problèmes. Depuis là où nous sommes comme depuis là où l'on se trouve au Japon, il est plus que jamais important d'aviver des questions comme celles qui nous ont posé problème au cours de ce voyage : Qu'est-ce qui nous arrive ? Que pouvons-nous faire ? Quels récits sommes-nous capables de construire pour en rendre compte ?

C'est avec ce constat (un même état vécu de fragmentation) et ce rapprochement (entre la catastrophe de Fukushima et celle dans laquelle nous nous trouvons ici) que nous voudrions clore notre propos mais en y ajoutant un dernier contraste qui nous apparaît proprement vital. L'état de fragmentation dans son sens de délitement ou d'atomisation n'a rien de souhaitable et l'on ne peut que regretter son accroissement. Pourtant, et puisque nous n'avons rien à attendre de quelque réunification que ce soit (métaphysique, scientifique, économique, nationale, sociale ou politique), nous ne pouvons que partir de cet état de fragmentation pour continuer à avancer. Pour cela, il faut commencer par redéfinir autrement le sens et l'agentivité de la fragmentation, non plus comme une décomposition lente et inéluctable, mais comme une dispersion ou une dissémination, ouverte et encore largement indéterminée. La réunification et l'administration à distance du chaos ont en commun de ne faire sens qu'à condition de s'abstraire de toute inscription terrestre et d'externaliser la situation de catastrophe. Or, la fragmentation du monde n'a pas du tout le même sens si elle est comprise depuis quelque part, depuis un bout de monde en relation avec un autre bout de monde, ou si elle est abordée depuis le ciel, comme un processus global : d'en haut, le monde fragmenté n'est rien d'autre qu'un tas de sable, d'en bas, le monde rendu à sa multiplicité contient déjà toutes les connexions possibles. Certes, la fragmentation vue d'en bas contient aussi toutes

les terreurs, toutes les contradictions, toutes les embrouilles, le fouillis et la pagaille, mais c'est là un monde animé et vivant dans lequel il est possible d'agir et de penser. Dans un tel monde, la radioactivité est un composé d'êtres animés parmi une foule d'autres êtres et chaque fragment de monde implique une perspective agissante enchevêtrée dans une myriade de liens. Vue d'en bas, la radioactivité se disséminant partout après l'accident nucléaire de Fukushima est une matière remuante et chahuteuse, une sorte d'esprit malin ou frappeur, une matière devenue comme folle et rendant fou à son tour. Vue d'en bas, on ne se demande pas comment remettre de l'ordre dans tout cela, comment bien administrer ou comment faire consensus mais comment faire différer sans rompre les liens¹².

12 Il est important de signaler qu'entre le moment où nous avons écrit ce texte et sa publication, nous avons écrit un ouvrage avec nos amis japonais : Sabu Kohso, Hapax *et al.*, *Fukushima & ses invisibles*, Vaulx-en-Velin, Les éditions des mondes à faire, 2018.